

Didier Le Pêcheur

UN BREF DÉsir
D'ÉTERNITÉ

Roman

JCLattès

Maquette de couverture : Fabrice Petithuguenin
Photographies : Collaboration JS/Trevillion Images
(couverture), Shutterstock (quatrième de couverture)

ISBN : 978-2-7096-6241-3
© 2019, éditions Jean-Claude Lattès
Première édition : janvier 2019

Le tenancier de l'hôtel des Trois Empereurs, un garni bon marché des mauvais quartiers, lisait son journal assis sur une vénérable chaise qui n'avait jamais démerité malgré le poids de son propriétaire. La lecture n'était pas son fort, sa vue pas bien vaillante. Il s'acharnait sur un petit article au sujet de la tour de M. Eiffel. Chaque mot lui coûtait, et lorsqu'il parvenait à la fin d'une phrase, il en avait souvent oublié le début, si bien que cette simple feuille comblait à elle seule son appétit de savoir pour une semaine entière. À peine le temps d'attendre la suivante, qui s'en irait comme toutes les autres s'empiler soigneusement pour former l'essentiel de son savoir. M. Mauville la regardait souvent, cette pile à laquelle nul autre que lui n'avait le droit de toucher, et que lui-même n'approchait que pour la compléter chaque semaine d'un nouvel exemplaire. Il partait du principe, résolument optimiste, que « c'était là-dedans », bien rangé dans sa tête, comme sur cette étagère.

Ah si, une chose qu'il y avait apprise et dont il se souvenait avec fierté : cet hôtel, hérité de son grand-père, ancien soldat de l'Empire, tenait son nom de la bataille d'Austerlitz, où l'aïeul avait laissé un bras et où trois empereurs s'étaient affrontés. Pas si mal. Un de ces jours, quand il aurait les sous, il referait son enseigne à l'effigie de ces trois-là.

Où en était-il, déjà ? La tour Eiffel, oui. Que disait-on de ce monument ? Qu'on aurait tôt fait de le démonter et d'en revendre la ferraille au poids. Que sinon, il finirait par rouiller et s'effondrer – raison pour laquelle, sans doute, on avait laissé autour de lui un vaste périmètre sans âme qui vive. M. Mauville s'en moquait bien. Il n'était pas ferrailleur. Il tenait ce petit garni, deux sous la nuit, depuis si longtemps qu'il lui semblait que le monde se limitait à cet horizon. La tour ? Il était allé la voir un jour d'hiver, pour faire comme tout le monde, pouvoir en causer, quand elle n'était encore qu'un bizarre échafaudage métallique sans tête auquel il n'avait rien compris ni vu la moindre utilité. Tant de bruit pour ça ?

M. Mauville leva les yeux de son journal. La rue était calme. Un peu plus haut, trois gamins jouaient à Dieu seul sait quoi avec trois fois rien : quelques couteaux, un rat attaché par la patte et c'était à qui viserait juste. On dit que les enfants sont cruels. Pour ce qu'il en avait vu, les adultes

n'avaient rien à leur envier. Une lavandière revenait de corvée. Et puis un homme arrivait en pressant le pas, s'épongeant le front de son mouchoir gras, pour venir se camper devant lui.

— Ils sont là ?

— Mais qui ça, bon Dieu ?

— On m'a dit qu'ils sont là.

Ce particulier avait bonne mine. Du moins, en temps normal il devait avoir bonne mine parce que là, avec la sueur et le tracas qui lui rongeaient la physionomie, il faisait plutôt peur.

— Ma gosse et le petit voyou !

M. Mauville vit exactement de qui son visiteur voulait parler. Une gamine, pas plus de quinze ans, jolie comme un jour de paye, déjà presque une petite femme, en ménage avec un coquin, un tantinet fanfaron mais gentil garçon, qui se faisait appeler le Matelot. Pas son vrai nom, pour sûr, mais ici qui s'en souciait ? Un nom, ça ne veut rien dire, ça vous est refilé par des parents qui ne savent même pas d'où il vient, une bride qui vous tient en respect devant les pandores et vous empêche de galoper. Tandis qu'un gars nommé « le Matelot », fût-il à peine plus haut qu'une barrique, ça vous pose un homme. Il suffit pour ça d'un tricot rayé, d'une casquette volée à un marin saoul et d'un lot d'histoires de tempêtes glanées partout sauf sur un navire. Quant à elle, une vraie petite femme d'intérieur, à bouillir la marmite et le linge avec le

même entrain qu'une mariée de l'année. Quinze ans ? Ma foi ! On lui en aurait bien donné deux ou trois de plus, c'est vous dire ! Un petit couple gentil comme tout, payant sa chambre tantôt avec des sous, tantôt avec un jambon, une paire de chaussures ou une bonne bouteille dont il valait mieux ne pas questionner l'histoire. Le passé, pour ce qu'on pouvait en faire ! Le moment présent, et la tranquillité à venir, voilà ce qui comptait.

Mais déjà le visiteur s'était engouffré dans la vieille bâtisse et grimpait les étages, arrachant au plancher de grinçantes suppliques, pliant la rampe à l'en casser, beuglant à qui mieux mieux le prénom de sa fille :

— Zélie ! Montre-toi, espèce de traînée !

Il y eut du remue-ménage, une porte s'ouvrit et sur le palier, devant M. Élie, parut le Matelot. Cigarette au bec, à peine quelques poils au menton, souriant. Et juste derrière lui, la jolie petite Zélie. Droite comme une communiante, pas effrayée pour un sou.

— Tu rentres à la maison.

— Oh là, on peut se parler entre hommes, peut-être ? risqua le Matelot.

Ce fut comme si M. Élie n'avait ni vu ni entendu l'insolent. Il agrippa la demoiselle par le col, la traîna dans l'escalier et la mena jusqu'à la rue. La gamine se laissait faire, se contentant de ralentir le pas chaque fois qu'en la poussant son

père la relâchait. Et ça recommençait. Derrière eux, le Matelot beuglait du haut de son mètre soixante qu'elle était « sa femme » et que ça n'allait pas se passer comme ça. Et puis il sifflait : un coup sec, entre les deux doigts. Lorsque le père et la fille mirent le pied dehors, ce fut pour voir accourir, puis leur faire barrage, une bande de gamins dépeñaillés à l'air farouche.

— Dégagez, les mioches, ou je vous botte le cul !

Les couteaux sortirent des poches. De petits canifs, à peine capables de vous entamer le cuir, mais ces mêmes les tenaient comme des sabres. La jeune Zélie regardait tout cela d'un air peu concerné. Ce n'était pas la première fois que son père la traquait ici ou là, et ce ne serait pas la dernière. Elle et lui le savaient bien. Il y avait, dans la détermination du père, ce terrible sentiment d'impuissance, du devoir inutile qu'il fallait cependant accomplir. Demain, peut-être même ce soir, elle filerait de nouveau. Saleté de tempérament, dont le brave homme ne savait que trop de qui elle le tenait. M. Élie empoigna Zélie jusqu'à lui faire mal et avança droit sur le groupe de gamins, qui s'ouvrit telle la mer Rouge devant un Moïse guerrier.

— Je reviendrai te chercher, ma Zélie ! cria le Matelot. T'es à moi, rien qu'à moi !

— Je t'aime ! cria Zélie avant de se prendre une gifle.

Elle avait lancé ce cri comme l'on répète un air mille fois entendu au coin des rues. Elle l'avait dit, ça voulait dire qu'elle le pensait. Elle se sentait femme, nom de Dieu. Pas cette fille que son père traînait comme une morveuse. D'accord, elle n'était pas bien grande, ni encore bien terminée, mais ça venait, plus vite que son foutu père ne le pensait. Fallait-il qu'il soit le seul aveugle parmi tous les hommes qui, depuis un moment déjà, reluquaient sa silhouette en songeant à ce qu'elle promettait.

Zélie ne dérogeait pas à la règle qui veut qu'un enfant ignore à jamais les pensées de ses géniteurs. M. Élie avait bel et bien conscience de l'âge de sa fille et de tout ce que cela entraînait. Le démon au cœur, le démon au cul, comme sa mère. Comme toutes les femmes, se disait-il fondant cette pauvre certitude sur son peu d'expérience de la gent féminine.

Le père et la fille disparurent au coin de la rue. Le Matelot en restait ébahi : ces mots-là, criés dans la rue devant tout un chacun, les attachaient l'un à l'autre à la vie à la mort, il pouvait faire le fier. Il cracha par terre, puis se tourna vers M. Mauville.

— C'est toi qui nous as donnés ?

— Fous-moi la paix, gamin. Tu vois bien que je lis.

— C'est toi ? répéta-t-il en posant les mains sur les hanches, écartant ainsi son gilet pour découvrir le surin glissé dans sa large ceinture.

— Tu crois franchement que ça m'amuse de perdre des clients ? Va-t'en au diable ou écorcher des chats, et laisse-moi lire !

Le Matelot soupira. Un jour, sa voix porterait, on le craindrait. On le respecterait. Et puis Zélie, il irait la rechercher là où elle serait, va même pour le bout du monde ! Quand on est matelot, on ne craint pas les lointains. Et quand on est un homme, il vous faut une femme. Celle-là lui allait bien. Tant de choses dans sa jeune vie n'étaient que mensonges, mais celle-ci au moins était vraie : quand il pensait à elle, il lui arrivait d'avoir les larmes aux yeux. Il aurait pu en avoir honte, il s'en vantait. Avoir le cœur tendre et la main ferme, voilà ce que disaient les aînés, ces mauvais garçons auprès desquels il apprenait le métier. On n'est pas un homme tant qu'on ne sait pas aimer. À lui de faire ses preuves, s'il voulait continuer de voir briller dans les yeux de sa belle la même dévotion.

Zélie l'aimait, mais qu'était-ce que l'amour ? Un sursaut dans sa poitrine quand la porte s'ouvrait et qu'il paraissait. Les joues qui s'empourprent, l'incapacité heureuse de lui dire non quoi qu'il demande, l'envie qu'il la possède tout entière. Son corps sec, musclé. À peine deux ans et quelques centimètres de plus qu'elle, mais cet écart semblait

à la jeune fille un océan, et ce jeune homme un homme.

Pour combien de temps encore ? Aujourd'hui, il avait failli. Quelques menaces mais pas un geste pour empêcher son père de l'emporter. Une petite déception, la graine d'une plus grande plantée dans le cœur. Comme si soudain, elle commençait à le voir pour ce qu'il était malgré tout, et qu'elle n'était déjà plus : un enfant.

Non. Il viendrait la rechercher. Il dirait cette fois les mots qu'il fallait, il en imposerait au père et elle repartirait avec lui. Un peu de patience. En attendant, Zélie retrouverait sa pesante routine de fille sans mère. Le linge, la cuisine, le ménage. Être la femme que son père avait perdue. Il la disait morte, Zélie la pensait enfuie pour échapper à cette tyrannie. Nulle méchanceté pourtant chez cet homme. Rien qu'une habitude jamais questionnée, héritée de son père qui la tenait de son père avant lui. Au jour où elle se marierait, que deviendrait-il ? Il savait à peine faire bouillir la marmite, encore moins laver ses frusques, il finirait indigent. L'aimait-elle ? Elle n'en était pas si sûre. Parti aux aurores pour l'atelier, il n'en rentrait qu'à la nuit tombée, épuisé et sans doute un peu saoul. Il n'avait jamais levé le bras sur elle mais ne l'avait jamais non plus caressée d'un mot tendre ou rassurant. Comment donner ce que l'on n'a pas reçu ? Il souriait, c'est déjà ça, la trouvant à

l'attendre, content qu'elle fût là. Qu'elle fût encore là, et d'être moins seul. Il mangeait sans un mot. Il ne savait pas dire ce qu'il ressentait, ou ne ressentait rien, quelle différence ? Puis il s'endormait, dans cette pièce unique au plancher râpeux que n'encombraient qu'un lit, une table, une armoire, un poêle à charbon. Chaque jour ressemblait trait pour trait au précédent, demain n'existait pas. Pas vraiment la misère, pas davantage une vie.

Jamais pourtant la belle enfant ne s'était résignée. Jusqu'il n'y a pas si longtemps, elle allumait une bougie et lisait quelques pages d'un roman volé à l'étalage ou échangé contre une rapide faveur à un militaire. La flamme vacillante faisait danser les mots sur la page. Peu importait l'histoire, peu importait même qu'elle en comprît le sens. Elle se consolait à la lecture de destins pires que le sien, rêvait d'une vie meilleure faite de bonheurs encore indistincts, puis s'endormait à son tour, bercée par la respiration rauque de son père.

L'âge venant, cependant, Zélie avait pris d'autres habitudes. Le père endormi, elle se glissait au-dehors et partait par les rues goûter un peu de vie nocturne. Prudente et furtive comme un rat, elle traversait ces quartiers dont les becs de gaz refusaient de montrer le délabrement, fuyant les bordées de militaires et les ivrognes mais se montrant, tel un gibier de choix, aux apaches, princes de la nuit. Du haut de ses onze, puis douze et bientôt

treize ans, Zélie leur parlait avec un aplomb grandissant. Elle ne récoltait que plaisanteries, promesses de baisers et d'étreintes quand elle aurait quelques années et un brin de poitrine en plus. Du moins ceux-là étaient-ils bienveillants et ne lui faisaient aucun procès. La nuit était leur royaume, ils accueillaienent volontiers quiconque, comme eux fils de la rue, faisait le choix d'y vivre à contretemps. Zélie les suivait comme jadis mômes et putains suivaient les armées en campagne, s'imaginant à la sûreté de leur pas, à leur entrain et à leur nombre, qu'ils ne pouvaient que savoir où aller. Certaine que cet ailleurs serait un paradis.

Cet ailleurs commençait aux barrières de la ville, vestiges du temps des péages, où fleurissaient bals et gargotes. Des relents d'alcool et de musique venaient griser la demoiselle, réfugiée dans un coin sombre, n'osant encore y entrer. De loin, elle voyait ces voyous rivaliser de boisson et de vantardise. Quelques bagarres entre bandes rivales. Quelques rapines, lorsqu'un honnête particulier oubliait au fond du verre toute prudence. Jamais de meurtre, ou pas encore : elle se contentait d'en lire le récit dans le journal, qui dépeignait ces confins de l'Est et du Nord comme des cloaques où vivre équivalait à tâcher de ne pas mourir, de maladie, de misère ou d'un coup de couteau. Mensonges ! Ici étaient la vie, la lumière, les rires et la musique. Ce monde l'éblouissait. Elle, tapie

dans l'ombre et là-bas, au-delà d'une ultime frontière qu'elle traverserait un jour, ces hommes brutaux et virils, ces femmes cramponnées à leur bras ou vautrées sur leurs genoux, dont elle enviait la liberté, l'insouciance et l'ivresse.

C'est là qu'elle avait un soir rencontré son matelot. Une voix derrière elle. Il était là, caché comme elle, rêvant lui aussi – mais jamais il ne l'avouerait – de traverser la rue pour rejoindre les hommes. Il l'avait amusée, joué avec elle, du haut de ses quinze ans, aux jeux que les plus grands, là-bas, jouaient avec les femmes. Ils avaient dansé sur le trottoir, bu un peu de vin volé, il l'avait impressionnée. Il avait un couteau, il le lui avait montré comme d'autres gamins, quelques années plus tôt, lui avaient fièrement déballé leur petite marchandise. Ils s'étaient retrouvés ici nuit après nuit et un beau soir le Matelot lui avait demandé d'être à lui, rien qu'à lui, toute à lui. Sa gosse. Ils avaient joué encore, mais cette fois à des jeux plus sérieux, sous le porche d'un marchand de vin. Elle n'avait pas ressenti grand-chose mais il avait eu l'air content. Elle l'était aussi, débarrassée de cette fine barrière de chair qui la séparait des grandes. Pour avoir senti l'homme la prendre, elle était désormais une femme, puisque c'est ainsi qu'on disait que les choses devaient se faire.

Et puis un beau soir, le Matelot lui avait dit que ça y était, qu'il avait trouvé un boulot. Qu'il

aurait des sous. Qu'ils pouvaient se mettre en ménage. Elle avait fait son baluchon, pour la première fois de sa vie, sans savoir combien souvent elle le ferait encore. Une paire de bas, un peu de linge, quelques couverts et timbales, deux robes en tout et pour tout. Pas un sou volé à son père. Pas la peine, puisqu'elle avait un homme à présent. Un qui travaillait. À l'usine ? Pas sûr, et même elle espérait que non : femme d'ouvrier, elle ne savait que trop où ça la menait. Femme de voyou, c'était tout de même autre chose. Le peu d'argent gagné suffisait à payer la chambre et le souper. C'est ainsi qu'ils s'étaient installés à l'hôtel des Trois Empereurs. Son père la chercherait, ça ne faisait guère de doute. On verrait bien.

On avait vu. Alors ce soir, une fois encore, Zélie s'échappa, retourna aux barrières, regarda les hommes se battre et les femmes danser. Si son matelot la cherchait, il saurait la trouver là. Il aurait plié bagage, ils partiraient ensemble, ailleurs, loin des menées de son père. Au-delà des mers, qui sait ? Elle avait un peu peur. Elle se jura qu'elle n'aurait plus jamais peur. Elle sursauta pourtant lorsqu'une main la saisit à la gorge. Celle de son père, qui ne dormait plus désormais que d'un œil, l'avait suivie et la ramena à la maison, boucla la porte à double tour et l'attacha à son lit avant, enfin, de pouvoir trouver le sommeil, couché à ses côtés. Elle n'était même pas allée pisser. Tant pis pour lui. Elle se

relâcha dans le lit, l'urine tiède coula entre ses cuisses jusque dans la paille du matelas. C'est dans cette odeur que M. Élie se réveillerait au matin et que, n'en pouvant mais, il traînerait la jeune Zélie à l'orée de sa nouvelle vie.

Nul être humain, nul oiseau, pas un chien. Aucun autre bruit que celui de leur pas résonnant entre les hautes façades. Au-dessus d'eux, un ciel entre orage et soleil, des nuages qui filaient poussés par un vent silencieux. Les cyprès, ces grands arbres dignes qui accompagnent si bien les morts, bruissaient à leur passage du murmure qui rappelle aux vivants que tôt ou tard viendra leur tour.

Qui pouvait vivre ici ? se demandait Zélie. Aucun miséreux, c'était entendu, mais on n'y voyait pas davantage de bourgeois ou d'uniforme. Elle n'y eût vécu pour rien au monde. Une vision de cauchemar. De ceux, tranquilles, qui menacent sans jamais horrifier. Enfin une grande bâtisse de pierre blanche, accolée à d'autres strictement semblables, bordant une avenue trop large tracée au cordeau pour les défilés mais vide jusqu'à l'horizon. Au fronton, gravés dans la pierre telle une épitaphe, deux mots peu enclins à frayer ensemble : l'un disait ce qu'elle avait toujours voulu fuir, l'autre ce qu'elle avait connu plus qu'à son heure.

La porte s'entrouvrit, le visage encadré de noir d'une sœur apparut, M. Élie poussa sa fille à l'intérieur. À la chaleur du dehors succéda brutalement la fraîcheur rance des vieilles pierres. Zélie entra dans la maison de correction comme on entre en religion.

Le silence du dehors était aussi celui du dedans. Des dizaines de jeunes femmes comme elle, ne risquant pas un mot en présence des sœurs mais dont le regard brillait de malice. Entre filles de mauvaise vie, on savait se reconnaître. Zélie, sur l'instant, se sentit faire partie d'une nouvelle famille : celle des filles qui n'iront ni à l'église ni à l'usine, n'auront ni enfant ni mari et vivront comme bon leur semble. Son père l'embrassa, et repartit aussitôt, fuyant le remords. Il croyait la punir, elle l'en aurait presque remercié. La maison de correction, c'était l'apprentissage assuré. On y formait, depuis toujours, quantité de voleuses, de criminelles, de prostituées. Pas de quartier réservé aux mineures : les novices côtoyaient de jour comme de nuit les affranchies, les récidivistes, les incurables. Ici comme ailleurs, on n'avait encore rien inventé de mieux que l'hôpital pour propager la maladie.

Les sœurs enseignaient le Bon Dieu, les auxiliaires la discipline, et les détenues entre elles comment satisfaire un homme, vider une poche ou estourbir un bourgeois. La vie n'y était pas rose, mais après tout celle dont Zélie venait ne valait

guère mieux. On s'y levait de bonne heure, on assistait à la messe, on passait la matinée à l'atelier de couture, l'après-midi au catéchisme, assises côte à côte en silence comme à l'école. Le soir on nettoyait, on écoutait les sermons, on se prenait un coup cinglant quand on ne récitait pas assez fort le Notre Père. Mais dès que les sœurs avaient le dos tourné, en promenade dans la cour carrée, dans le dortoir dès l'extinction des feux, on écoutait les anciennes – dix-huit ou vingt ans tout au plus – narrer par le détail l'argent vite gagné en n'étant après tout rien d'autre que ce que la nature avait décidé : une femme.

— À l'usine, tu gagneras deux francs la journée pour dix heures de turbin, annonça une grande bien bâtie qui se prénomma Berthe. Au magasin, six francs les douze heures. Et si tu déplaïs au contremaître, ou si tu lui refuses une petite gâterie, allez, dehors ! C'est ce qui m'est arrivé. J'ai vite compris. Ce qui compte, avec quoi tu dois te débrouiller, ma belle, c'est ton petit capital...

Et l'affranchie de relever prestement sa jupe pour montrer sa toison.

— Avec ça, si tu montes six fois par jour, tu peux ramasser dans les dix-huit ou vingt francs. Peut-être plus, ça dépend de ta santé et du jour du mois ! Si tu sais compter, tu te fais vite une raison.

S'ensuivirent des précisions sur ce qu'on pouvait faire, comment et avec quoi, et le tarif qui en

découlait. Pas d'horaire, pas de patron, pas d'entrave : juste un homme. Un gentil gars pour prévenir les mauvais coups et les mauvais payeurs.

— Ton béguin, quoi.

Berthe avait-elle un homme ? Bien sûr ! Un gars comme ça. Costaud et aussi honnête que pouvait l'être un voleur. Et puis câlin comme il fallait pour jouer à la bête à deux dos. De quoi vous mettre en joie la petite boutique !

Jusqu'ici, avec le Matelot, Zélie s'était plutôt laissé faire, de bon cœur mais n'imaginant pas qu'une femme au lit pût faire grand-chose ou ressentir quoi que ce soit. Grave erreur :

— C'est toi qui mènes le bal, espèce d'idiote, mais attention : ne jamais mélanger le travail et le plaisir. Avec le client, tu gardes la tête froide. Tu lui dis les mots qu'il faut, tu lui montres ce qu'il veut voir et tu l'expédies. Ton homme te fera du bien, les autres ne feront que passer.

Soupesant la poitrine encore naissante de Zélie, Berthe ajouta :

— Attends encore un peu que ça pousse, et tu verras, avec un minois et un cul pareils, tu les mettras tous à tes pieds.

En attendant, il fallait jouer à la bonne fille, laisser couler gentiment le temps décidé par la justice ou la famille, faire bonne figure et bonne impression. Au jour de la sortie, jurer la leçon apprise et passer un petit moment en atelier, avant de faire

la belle. Dans le cas de Zélie, deux mois avaient semblé à son père une bonne mesure. Deux mois seulement. Il fallait se dépêcher. Tout apprendre et tout savoir. Se préparer au vent du dehors et au désir des hommes. Devenir une femme. Mais ce n'était pas si simple.

— Une femme, affirmait Berthe, on se fiche bien de savoir qui elle est. Si tu veux te faire une place et la garder, tu dois apprendre d'abord à être quelqu'un d'autre. Mais pas n'importe qui : celle que les hommes voudront que tu sois.

À l'en croire, même les femmes de la haute n'y coupaient pas. Là-haut, on jouait à être l'épouse, la mère. Ici-bas, la putain. La liberté, la vraie, n'appartenait qu'aux cocottes, celles qui tenaient leur monde par le bout de la queue, menaient grand train tant que ça durait et savaient se faire épouser par un rentier avant de faner. Pour ça, il fallait un beau museau. Berthe en était dépourvue et ne se faisait aucune illusion.

— On est la race maudite, ma petite. Que de la peine, de la douleur une fois le mois et de l'injustice. Alors oui, il ne faut pas perdre de temps, en profiter tant que ça dure, et ne jamais avoir pitié des hommes. Tu m'entends ? Jamais. Tout ça à cause d'une foutue pomme ! Ève aurait mieux fait de se la garder, on n'en serait pas là.

Berthe, la grande gueule, n'avait pu s'empêcher de penser cela à haute voix et s'était pris dix jours

au pain et à l'eau. Sa toux chronique n'avait pas même réussi à amadouer la Mère supérieure. Pas grave. Un peu de cachot évitait au moins la couture et les prières. Berthe savait trouver en toute occasion la consolation. Elle savait aussi la prodiguer. Que Zélie ne s'inquiète pas : la vie lui serait belle, elle pouvait aller loin, voler haut. Et qui sait, parvenue au sommet, peut-être saurait-elle se souvenir de ses vieilles copines du temps de la Maison et les sauverait-elle de l'hospice.

Les paroles de Berthe étaient un poison et un nectar. Le monde qu'elles promettaient semblait un Eldorado. Être putain, ce n'était pas un tel problème. Zélie l'avait fait gamine, de la main seulement, pour soutirer une pièce à un ivrogne, un oncle ou un militaire. Personne n'avait trouvé à y redire. Personne ne l'avait su, ou n'avait voulu le savoir. En faire son gagne-pain, ne plus dépendre de quiconque, père ou mari. Le faire non par plaisir mais parce qu'on visait plus haut. Demeurer fille des rues, fille d'ouvrier, fille publique, très peu pour elle.

Zélie n'avait pour rêver que les mots de Berthe et des autres. Que connaissaient-elles de la vie des cocottes ? Rien d'autre que ce que d'autres avaient pu leur en raconter. Zélie voyait parfois passer en calèche ces femmes qui n'avaient de leur nouvelle condition que les signes extérieurs, mais dont les manières trahissaient l'origine. Filles des rues, filles

d'ouvrier, filles publiques, elles comptaient à présent. Voilà ce que Zélie voulait : ne plus faire partie du nombre. Être quelqu'un. Être quelqu'une. Et ne laisser rien ni quiconque lui barrer le chemin.

Jeune fille modèle, Zélie repassa deux mois plus tard la porte au bras de son père, auréolée d'un satisfecit dont le brave homme, cependant, se méfiait avec raison. Il en avait trop vu, elle lui en avait trop fait voir. Le vice s'était transmis de mère en fille, il n'en doutait pas. Être femme était pour lui comme l'autre nom d'une sorte de maladie. La mère n'en était pas morte, du moins pas qu'il sache. Elle avait disparu un jour pour suivre Dieu sait quel bellâtre. À l'heure qu'il était, elle dormait dans un lit souillé, un fossé ou sous la pierre d'une tombe, mais en tout cas jamais elle n'avait retrouvé le chemin de la maison. C'était aussi bien comme ça, il avait assez à faire avec la fille. Il faudrait la marier, abandonner à un autre la charge de combattre ses démons. De ce jour, il le savait, il ne la reverrait plus. Elle ne l'aimait pas, il ne savait pas comment l'aimer, ne se souvenait pas s'il l'avait aimée un jour. Lorsqu'il y pensait, il en avait les larmes aux yeux. Il évitait d'y songer. Tout cela était si loin, si lourd à porter. Si difficile à dire. Et puis Zélie n'était pas du genre à aimer les apitoiements. La faute à ce monde qui vous poussait en avant à grands coups de pied dans le cul, de la

naissance à la mort, de la maison à l'atelier, du bistrot jusqu'au lit, tant et si bien qu'on en oubliait de consoler ceux qui n'étaient là que par notre faute, et puis ce qu'on fichait sur cette terre, si jamais on s'était un jour posé la question.

Le couple marchait en silence sur la grand-rue bordée de cyprès, en direction de la gare. Aux rues géométriques, avaient bientôt succédé les champs. Aux cyprès, les platanes, moins avares de leur ombre. L'air était doux, empli de la senteur des foins fraîchement coupés, cette bonne odeur qui avait bercé les étés du père depuis l'enfance jusqu'à cette absurde décision : tout quitter pour partir à la ville. Devenir ouvrier. La grande promesse faite à tout un peuple de voguer main dans la main avec les capitaines d'industrie vers des temps prospères. L'atelier : ce progrès en forme de misère où la graisse et le bruit fondaient les hommes en une masse indistincte. La ville : ce lieu brutal où l'on cachait la terre comme s'il avait fallu en avoir honte, à moins de l'éventrer pour y enfouir ordures, tuyaux et machines. Être ouvrier, c'était n'être plus rien et participer de cet énorme chaos, de ce massacre. Chaque jour, la ville gagnait de nouveaux territoires. Chaque année, elle engloutissait davantage de faux espoirs. Pas de retour possible pour M. Élie : la terre familiale, ce maigre bien, avait été vendue. Ouvrier un jour, ouvrier pour toujours, condamné à ne plus sentir venir

la pluie, à voir le soleil au travers des vitres poisseuses de l'atelier. Et l'on aurait voulu qu'il fût joyeux ? Qu'il sache encore aimer ? Devant eux la gare approchait, fière de sa modernité, plantée bien droit entre les deux derniers platanes de la route. Ce train maudit, qui l'avait mené, lui et sa famille, à la ville et l'y ramènerait aujourd'hui encore avec ce qu'il en restait, sifflait, fumait et crachait en approchant. Il couvrait de son bruit mécanique le souffle du vent se levant dans la cime des arbres, ce bruissement annonciateur d'orage qui lui manquait tant. M. Élie aurait aimé s'arrêter là, regarder le ciel noircir, attendre sur son visage les premières gouttes, laisser l'eau le tremper, le laver de toutes ses erreurs. Il fallait presser le pas, le train n'attendrait pas. La petite fille qui marchait à ses côtés, dont il portait la valise, se fichait bien pas mal du vent, de la pluie et de l'odeur des foins. Elle rêvait d'autre chose, il le savait sans qu'elle eût besoin de lui dire. Incapable de lui assurer le meilleur, il tentait de lui éviter le pire. Mais après tout, avait-il raison ? Quelle vie lui avait-il promise en quittant sa terre ? Que pouvait-elle espérer en échange de sa docilité ? Et il se demandait : aurait-elle été brave fille s'il était resté paysan ? Comment lui en vouloir ? Comment l'aider ? Il lutterait jusqu'au bout, sachant cependant la défaite certaine.

Zélie ne partageait aucun de ses doutes, ignorant même qu'il pût en avoir. Elle accélérait encore,

creusant entre eux l'écart. Le père était fatigué, la fille voulait en découdre. Cet homme usé d'à peine quarante ans n'était qu'un ultime obstacle, elle n'aurait pour lui aucune pitié. Elle n'en aurait pour aucun homme, sauf celui qui saurait l'aimer et à qui elle donnerait tout : son cœur, son corps, son travail. Elle abandonnait derrière elle une enfance qu'elle ne regrettait pas, dont elle se souvenait à peine, et qu'elle finirait par oublier.

Parvenus dans la capitale, au sortir de la gare, Zélie lâcha la main du père pour disparaître dans le flot des passants. Partie sans se retourner, elle ne l'entendit pas l'appeler, ne le vit pas s'asseoir sur un banc, poser les coudes sur ses genoux, le front sur ses paumes et demeurer ainsi, sans une larme, jusqu'à la nuit tombée. Terriblement seul, aux commandes d'une vie qui n'avait d'autre utilité désormais que de tourner l'acier.